



# Faut-il aimer Mathilde ?

de Edwin Baily

## Fiche technique

France - 1993 - 1h35 -  
Couleur

Réalisateur :  
**Edwin Baily**

Scénario :  
**Luigi de Angelis**  
**Edwin Baily**

Montage :  
**Dominique Galliani**

Musique :  
**Arno**

Interprètes :  
**Dominique Blanc**  
(Mathilde)  
**Paul Crauchet**  
(Papy)  
**André Marcon**  
(Charly)  
**Anne-Marie Chapelier**  
(Jeanine)  
**Florence Masure**  
(Stéphanie)



## Résumé

Dans une ville du Nord de la France, Mathilde, bonne mère et ouvrière modèle, participe au mariage d'une de ses sœurs cadettes. Comme elle a été abandonnée par son mari, le timide Charly s'autorise à la courtiser. Le lendemain, le morne quotidien reprend ses droits. Quand, soudain, c'est l'accident : les cheveux de Mathilde sont pris dans une machine. Traumatisée psychologiquement, la jeune femme prend du recul et examine son existence. Sur le point de céder aux avances de Charly, elle se ressaisit devant la médiocrité de l'homme et son manque de maturité. Mathilde ne trouve pas plus de réconfort auprès du bistrotier Jacques, père d'un de ses enfants. Elle rencontre un maçon espagnol, Mano, qui l'attire, mais son rêve douloureux, retrouver son mari Jean-Pierre, la taraude...

## Critique

Moins immédiatement attirant que la Provence, bénéficiaire d'un folklore un peu facile (du moins dans la façon dont il a été popularisé), la région Nord-Pas-de-Calais possède une séduction dont le cinéma semble s'être aperçu. On se souvient de **Nord**, le film très âpre de Xavier Beauvois, de **Baptême** ou de **La communion solennelle**. Comme ces deux derniers films (signés René Féret), **Faut-il aimer Mathilde ?** laisse une part importante à ces cérémonies familiales qui ponctuent de façon chaleureuse un quotidien parfois amer. Le mariage par lequel le film débute, l'anniversaire de la sœur aînée, et dans une mesure moindre le chantier collectif de la maison que Mathilde fait retaper sont autant d'occasions de convivialité vraie, de resserrement des liens familiaux, de moments d'affirmation identitaire. Pour autant, la famille de Mathilde ne tombe jamais dans le cliché mais elle ne s'inscrit pas moins dans un cadre qui correspond à

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

l'idée que l'on peut avoir de ces familles nombreuses nourries de culture ouvrière. Parce que le film est aussi une réflexion sur la mémoire. La silicose du papy, l'accident de travail de Mathilde, dont les cheveux se font prendre par une machine, les trafics de Mano, homme à tout faire marginal et énigmatique, sont autant de notations qui placent le film dans un cadre économique précis, loin des flous artistiques et parisiens. Cette mémoire est d'ailleurs consignée dans les carnets que Papy laisse à Mathilde et que celle-ci se promet d'ouvrir dès que les événements lui laisseront un peu d'air...

Mais si le social est important (on sent que l'arrière-plan, sans être scrupuleusement autobiographique, a longtemps constitué l'ordinaire du réalisateur), le centre du film n'en reste pas moins cette femme à la fois douce et dure, hésitante et déterminée, généreuse et cassante qu'est Mathilde, incarnée ici par une Dominique Blanc transfigurée. La comédienne fait ressentir à merveille toutes les inflexions parfois subtiles de l'humeur et des sentiments de Mathilde, qui tour à tour nous irrite et nous touche. Il est vrai que la jeune femme est prise dans un imbroglio affectif dont elle prend brutalement conscience au moment du mariage de sa sœur cadette et de son accident de travail. Sa sensation de la fuite du temps ne fait que souligner l'état de friche de ses aspirations les plus profondes. D'où la recherche de ses racines, une façon sans doute de s'accrocher à la terre. D'où une certaine incapacité à arrêter une décision quant aux hommes qui l'entourent, qu'il s'agisse de Charly, le vendeur de vaisselles à la casse qui la courtise de façon trop appuyée et adolescente pour qu'elle n'en conçoive pas un certain mépris ; de Mano, l'énigmatique immigré chez lequel elle reconnaît ses propres interrogations ; ou de Jean-Pierre, son mari, parti un beau jour parce qu'il étouffait et que Mathilde n'a depuis lors jamais cessé d'idéaliser. (...)

Cette conception naturaliste du cinéma trouve son équivalent chez Ken Loach autant que dans une tradition régionaliste du cinéma français qui, de **La petite amie d'Antonio** aux **Arcandiers**, en passant par **Nord**, forme l'un des courants les plus révélateurs du moment. Alors, pour répondre à la question que pose le cinéaste, sans hésitation : oui, il faut aimer Mathilde. Et il faut aimer ce très joli premier film d'un cinéaste avec lequel il faudra désormais compter.

Yves Allion

*Mensuel du Cinéma n°12 Décembre 93*

## Entretien avec Dominique Blanc

*Comment avez-vous rencontré Mathilde ?*

A travers une lecture publique de premiers scénarios au festival d'Angers. J'ai eu un coup de foudre pour celui-ci parce que je l'ai trouvé remarquablement bien écrit et le rôle était fantastique. Cela durait trois heures et demie. Quand j'ai rencontré Edwin Baily, je lui ai dit que cela posait un problème. Il ne voulait pas changer un mot parce qu'un premier film, j'imagine que c'est comme un premier bébé. On l'a donc fait comme ça. Peu de temps après, Edwin a voulu me revoir et il m'a dit : " *J'aimerais beaucoup que vous jouiez Mathilde...* "

*Vous vous êtes sentie proche de cette femme ?*

Par certains côtés oui. Le fait qu'elle soit cyclothymique, qu'elle ait mauvais caractère, qu'elle boude avec son grand-père. J'aimais le fait qu'elle se batte après son accident pour enquêter, pour aller jusqu'au bout d'elle-même, qu'elle refasse tout ce parcours amoureux. Mais ce n'est jamais ça. Comme elle a une très haute exigence, elle décide de conquérir sa liberté et de s'aimer elle-même. Edwin me disait : « *Tu sais, quand elle était petite, Mathilde, dans le quar-*

*tier c'était la plus belle, tout le monde la regardait et quand elle s'est mariée, tous les mecs étaient tristes parce qu'ils voulaient tous l'épouser.* » Donc c'est quelqu'un dont la vie a toujours été assez facile, même si c'est dans le Nord, même si elle est ouvrière dans le textile.

*Comment avez-vous appréhendé et construit Mathilde ?*

Edwin a écrit d'une façon incroyable un personnage de femme comme s'il était une femme. Je me suis rendue compte que parce qu'il l'avait écrit d'une manière très réfléchie, il fallait que j'aie une approche très animale et instinctive. C'est ce que j'ai fait par rapport à toutes les scènes, je me suis jetée dedans. Mathilde, j'ai essayé de l'appivoiser et après les choses venaient en m'imprégnant le plus possible des femmes qui travaillaient avec moi, que je voyais partout.

*Il y a quelque chose qui m'intrigue beaucoup dans ce personnage, c'est sa réaction après l'accident. On a l'impression que c'est d'abord quelque chose qui la retranche en elle-même. Puis qu'elle renaît plus dure, plus minérale...*

Elle renaît plus aigüe parce que c'est quelqu'un qui n'a pas décidé ce qui lui est arrivé avant. Elle n'a jamais eu le temps de se poser de question sur quoi que ce soit. Quand la vie la frappe, elle sombre dans un désespoir profond, et puis après, elle a une âpreté pour essayer de comprendre et de vivre différemment. Si elle n'était pas mère, elle se foutrait peut-être en l'air. Elle a beaucoup grappillé, et là elle décide de vivre pour elle-même. (...)

Propos recueillis par

Didier-Roth-Bettoni

*Mensuel du Cinéma n°12 - Décembre 93*

### Documents disponibles au France

Caison Cinématographique 1993  
Mensuel du Cinéma n°12